

**Henri Poincaré en toutes lettres.
Trois moments de la carrière académique du savant
(1887, 1893, 1908)**

Laurent Rollet

Henri Poincaré (1854-1912) est élu en 1893 membre de l'Académie de Stanislas. Il a alors 39 ans et, aussi importante soit-elle, cette élection ne constitue qu'un épisode dans une carrière déjà auréolée d'honneurs et de distinctions : l'Académie des sciences de Paris en 1887, l'Académie des Lincei en 1888 à Rome, le Grand Prix du roi Oscar II de Suède pour sa solution au problème des trois corps en mécanique céleste en 1889. Cette même année 1893, il est également élu membre du Bureau des longitudes ; il est par ailleurs contacté par les fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale*, Élie Halévy et Xavier Léon, qui cherchent de grands noms de la science et de la philosophie françaises pour leur premier numéro (Simon-Nahum, 1991). Ils auront non seulement Henri Poincaré, mais aussi Henri Bergson et Émile Boutroux, beau-frère du mathématicien.

Mathématicien et géomètre, physicien et astronome, géodésien, ingénieur et philosophe, homme de lettres, etc. Poincaré est de ces personnalités scientifiques qui, très jeune, ont brouillé les carcans disciplinaires dans lesquels on se plaît parfois à enfermer les savants. En 1893, le mathématicien est dans une trajectoire ascendante. Il a droit à sa notice biographique dans la sixième édition du *Dictionnaire universel des contemporains contenant les noms de toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers* de Gustave Vapereau, ainsi que dans la troisième édition du *Biographisch-Literarisches Handwörterbusch zur Geschichte der exacten Wissenschaften* de J. C. Poggendorff, en 1898.

Ces exemples dessinent les prémices d'une forme de patrimonialisation précoce de Poincaré : savant reconnu par ses pairs et intellectuel identifiable par ses contemporains – il est élu à l'Académie française en 1908 – il n'a pas à attendre de mourir pour connaître l'honneur de son inscription dans les dictionnaires et encyclopédies et dans une culture commune. Son nom apparaît régulièrement dans la grande presse (*Le Temps*, *Le Figaro*), dans la presse populaire (*L'Excelsior*, *Touche à tout*), dans les revues universitaires ou intellectuelles (*Revue de métaphysique et de morale*, *Revue du mois*) et même dans les bottins mondains. À partir de 1900, le mathématicien bénéficie d'une large popularité auprès du grand public, sans doute grâce à ses ouvrages de philosophie scientifique : *La science et l'hypothèse* (Poincaré, 1902) et *La valeur de la science* (Poincaré, 1905). Il est par ailleurs très souvent sollicité par les journalistes qui désirent avoir son opinion sur différents sujets (Gerini et Ginoux, 2012) : les conséquences du retour de la comète de Halley sur la viticulture, l'état de la science en l'an 2000 ou encore l'invention mathématique. Il accepte même de prêter son nom pour vanter les mérites du vin Mariani, un breuvage aux vertus médicinales contenant des extraits de coca.

Que retenir de la vie et de l'œuvre de celui qui fut considéré de son vivant comme le plus grand mathématicien du monde et le cerveau des sciences exactes ? Cette question a été posée à de nombreuses reprises dès sa mort en juillet 1912, à commencer par ceux qui l'ont bien connu, Gaston Darboux (Darboux, 1913) ou Paul Appell (Appell, 1925), ou plus tardivement par la communauté mathématique (Browder, 1982) (Charpentier, Ghys et Lesne, 2006) ou par les historiens des sciences (Heinzmann, Nabonnand et Rollet, 2023a) (Heinzmann, Nabonnand et Rollet, 2023b) (Heinzmann, Nabonnand et Rollet, 2023c).

Le nom de Poincaré est aujourd'hui associé à un très grand nombre de théorèmes éponymes : dualité de Poincaré, récurrence de ..., uniformisation de ..., conjecture de Certains autres théorèmes, dont on lui attribue la paternité, sont aussi associés aux noms d'autres mathématiciens : Bendixson, Birkhoff, Bertrand, Euler, Hopf, Miranda, Sobolev, Volterra, Witt, etc. Les mathématiciens connaissent par ailleurs bien un certain nombre d'objets mathématiques qui découlent de ses travaux : disque de Poincaré, demi-plan de ..., espace dodécaédrique de ..., application de ..., sphère d'homologie de ..., groupe de ..., développement asymptotique de ..., métrique de ..., polynôme de ... Il en est de même des physiciens qui ont à faire avec plusieurs concepts physiques : sphère de Poincaré ..., synchronisation de Poincaré-Einstein, théorème de Wavre-Poincaré, théorème de circulation de Poincaré-Bjerknes¹.

Toutes ces actes de nomination tissent le réseau de la postérité scientifique de Poincaré et donnent à voir la multiplicité des domaines d'étude dans lesquels il a pu contribuer de manière significative : algèbres de Lie, analyse, combinatoire, équations différentielles, géométrie différentielle, mécanique céleste, nombres de Betti, systèmes dynamiques, optique, topologie. Et bien sûr la théorie de la relativité, élément essentiel de la postérité du savant, mais dont l'interprétation n'est pas sans susciter des controverses idéologiques.

Mais Poincaré ne s'est pas intéressé qu'aux mathématiques et aux sciences exactes. À partir du milieu des années 1880 il fait de fréquentes incursions dans le champ philosophique, devenant un des savants-philosophes les plus visibles de son temps (Greber, 2014) et contribuant à fonder, avec Pierre Duhem ou Louis Couturat, une forme d'épistémologie à la française (Rollet, 2000) (Brenner, 2003). Il élabore ainsi progressivement une œuvre qui aura une profonde influence sur des générations de philosophes s'intéressant à la dimension linguistique et conventionnaliste de certains énoncés scientifiques, aux théories de la connaissance, aux possibilités de réduction des mathématiques à la logique, aux définitions prédicatives, à l'intuitionnisme ou encore aux relations entre science et morale. On sait par ailleurs qu'il exercera dans les années 1920-1930, tout, comme Pierre Duhem, une influence significative sur les fondateurs du Cercle de Vienne (Carnap et Soulez, 1985). Ajoutons pour finir qu'outre son œuvre intellectuelle, Poincaré sera un organisateur essentiel de la recherche française et jouera également un rôle – modéré mais essentiel – dans l'Affaire Dreyfus en montrant que le volet scientifique des accusations contre le capitaine Alfred Dreyfus ne reposait sur aucune base solide (Rollet, 1997).

De la sorte s'est peu à peu construite une double identité et une double postérité de Poincaré, à l'image du dieu romain Janus aux deux visages : un mathématicien et / ou philosophe, mais avec toutes les difficultés inhérentes à ces qualificatifs : un mathématicien qui s'est beaucoup occupé de physique et qui a même occupé une chaire de physique expérimentale à Sorbonne ? Un philosophe formé « sur le tas », qui s'est acculturé au contact de la communauté philosophique et dont la réflexion doit beaucoup à son activité mathématique ? (Rollet, 2000, 2011).

Durant tout le XX^e siècle, l'essentiel des archives du savant, hormis les documents disséminés dans différents fonds d'archives scientifiques, ont été préservées chez son descendant le plus direct, François Poincaré (1921-2012), son petit-fils. Les célébrations du centenaire de la naissance du mathématicien en 1954 donnèrent lieu à une première exploitation de ce fonds très riche – mais alors non inventorié – à travers une exposition destinée au grand-public et la

¹ L'interrogation de l'*Encyclopedia of mathematics* en ligne (Springer) avec le terme « Poincaré » donne des dizaines de résultats pertinents et plusieurs centaines de résultats : https://encyclopediaofmath.org/wiki/Main_Page

publication du livre d'Henri Bellivier, *Henri Poincaré ou la vocation souveraine* (Bellivier, 1956), qui exploitait certaines lettres de jeunesse.

Cependant la première campagne de conservation fut initiée par l'historien de sciences Arthur Miller en 1976 grâce au microfilmage de tous les documents connus à l'époque. Plusieurs jeux des microfilms résultant de ce travail furent déposés dans différentes bibliothèques françaises et étrangères. Dans les années 1980, le mathématicien français Pierre Dugac (1926-2000) initia un projet collectif d'édition de la correspondance mathématique (Dugac, 1986) (Dugac, 1989), sans parvenir à l'achever. Puis vint le moment, en 1992, de l'institutionnalisation nancéienne de Poincaré, à travers la création, à l'Université Nancy 2, d'un Centre d'Études et de Recherche Henri Poincaré (alors appelé ACERHP) : son projet fondateur, initié par Gerhard Heinzmann, aujourd'hui membre de l'Académie de Stanislas, était de constituer à une structure de recherche interdisciplinaire dédiée à la philosophie et à l'histoire des sciences, ouverte sur toutes les sciences, mais également de rassembler, conserver et valoriser l'ensemble des archives du savant à travers la publication de l'intégralité de sa correspondance scientifique, administrative et familiale. Ce projet a été durant longtemps l'épine dorsale du laboratoire des Archives Henri Poincaré et se trouve désormais presque achevé².

Ce corpus de lettres envoyées et reçues par Poincaré est riche de près de 2 500 lettres auxquelles s'ajoutent plusieurs dizaines de documents administratifs, manuscrits, rapports, brouillons d'articles, documents familiaux, et même un roman de jeunesse, etc. Leur valorisation et leur exploitation, si elle s'avère parfois très difficile (lettres non datées, destinataires non identifiables, écritures difficiles à déchiffrer), ouvre de multiples possibilités pour rendre compte des différentes identités de Poincaré, contextualiser certains moments qui ont constitué pour lui des bifurcations biographiques essentielles (Bidart, 2006), ou simplement découvrir l'envers du décor de certains événements que les simples chronologies sont incapables de saisir pleinement. Leur portée heuristique s'avère donc très grande. Cet article entend illustrer cette portée à travers la mise en récit de trois moments académiques majeurs de la carrière du savant : son élection à l'Académie des sciences de Paris en 1887, son élection à l'Académie de Stanislas en 1893 et, enfin, son élection à l'Académie française en 1908.

Pour chaque événement, je partirai de la perspective très positiviste de la chronologie que j'enrichirai ensuite par l'exploitation des échanges épistolaires le concernant. Ce faisant je me propose d'interroger en filigrane la séparation parfois artificielle que dressent les biographes entre sphère publique et sphère privée s'agissant de leurs acteurs.

Premier moment académique : l'Académie des sciences (1887). Les sciences, l'intime, le privé

Après une courte carrière d'ingénieur des Mines dans l'arrondissement minéralogique de Vesoul en 1879, Poincaré obtient une charge de cours à la Faculté des sciences de Caen ; il l'occupe de 1879 à 1881. C'est durant cette période qu'il découvre les fonctions automorphes, qu'il appelle « fonctions fuchsiennes » en hommage au mathématicien allemand Lazarus Fuchs (1833-1922). La période caennaise est pour lui quasiment miraculeuse : il envoie plus d'une quinzaine de notes à l'Académie des sciences et y présente sa première candidature, il découvre ce qu'on appelle aujourd'hui les groupes de Klein-Poincaré, il se fait connaître sur la scène mathématiques internationale³, il obtient deux mentions « Très honorable » pour le Grand Prix des Sciences mathématiques de l'Académie des sciences, il adhère à l'Association française pour l'avancement des sciences et participe à son 10^e congrès à Alger en avril 1881 ; et il se marie dans la foulée le 20 avril avec Louise Poulain d'Andecy, petite fille du zoologiste Isidore

2 (Nabonnand, 1999), (Walter, Bolmont et Coret, 2007), (Walter et al., 2016), (Rollet, 2017), (Nabonnand, 2024). L'ensemble de ce travail d'édition est consultable en ligne : <https://henripoincare.fr/s/correspondance/page/accueil>.

³ En entamant une correspondance scientifique au long cours avec les plus grands savants étrangers.

Geoffroy Saint-Hilaire (1805-1861) (Rollet, 2012). Il est également élu pour la première fois dans une société savante, en l'occurrence l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, en juin 1881. De nombreuses autres suivront.

De manière prévisible, il est appelé en octobre 1881 vers la Faculté des sciences de Paris pour prendre un poste de maître de conférences en analyse. À partir de ce moment il présente chaque année sa candidature à l'Académie des sciences, en section de géométrie. C'est un jeune savant très ambitieux, conscient de sa valeur ; il aime et cherche les honneurs et la reconnaissance de ses pairs, et ce dès ses années d'études à l'École polytechnique. En mars 1885, il est nommé à la chaire de mécanique physique et expérimentale, qu'il quitte très vite pour succéder à Gabriel Lippmann sur la chaire de physique mathématique et de calcul des probabilités au mois d'août 1886.

Entre 1882 et 1886, il publie plus de cent notes et articles, très majoritairement dans les *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, mais aussi dans des revues spécialisées qui commencent à s'imposer dans le champ mathématique : les *Acta mathematica* fondées par son ami suédois, le mathématicien Gösta Mittag-Leffler (1846-1927), le *Bulletin de la Société mathématique de France* ou encore le *Bulletin astronomique*, qu'il a lui-même contribué à fonder⁴. Il obtient plusieurs prix, dont le prix Poncelet en 1885.

Ses candidatures successives à l'Académie des sciences échouent mais elles le rapprochent à chaque fois un peu plus d'un but qu'il sait inéluctable : être classé en première ligne par la section de géométrie et obtenir suffisamment de voix des membres des autres sections pour être élu. Cela suppose de se plier au rituel bien installé des visites de candidature auprès des membres de l'Académie des sciences. Mais il faut également, au préalable, qu'un fauteuil se libère dans la section visée.

Il se trouve que le mathématicien Edmond Laguerre (1834-1886) décède en août 1886. C'est un savant que Poincaré connaît bien car il l'a côtoyé à l'École polytechnique lors de ses études en 1873-1875 : Laguerre, polytechnicien de la promotion 1853, officier d'artillerie durant un temps, y était alors répétiteur d'analyse et il était l'un des « colleurs » réguliers de Poincaré⁵. Il avait été élu à l'Académie des sciences en 1885. Il était par ailleurs très ami avec Antonin Poincaré, le père de son cousin Raymond, lui-même polytechnicien et ingénieur hydrographe (Bamani, 2024).

En 1886 les planètes sont donc bien alignées pour le mathématicien nancéien. Il a pour concurrents des mathématiciens qu'il connaît bien, dont la plupart sont de sa génération : Paul Appell (1855-1930), son compagnon de mathématiques spéciales au lycée de Nancy, qui avait choisi d'entrer à l'École normale supérieure plutôt qu'à l'École polytechnique, promis à une brillante carrière scientifique, académique et administrative ; Émile Picard (1856-1941), une autre étoile mathématique montante repérée précocement par ses maîtres, formé également à l'École normale supérieure ; Édouard Goursat (1858-1936), jeune normalien (promotion 1876) qui vient alors d'y être nommé maître de conférences de géométrie descriptive et de calcul différentiel et intégral après un passage par la Faculté de Toulouse où il a remplacé Picard⁶ ; Georges Humbert (1859-1921), formé à l'École polytechnique (promotion 1877) et appelé à y revenir pour prendre en charge la chaire très renommée d'analyse. Enfin, le dernier candidat à

⁴ Cette intense activité l'oblige à faire une pause assez longue à l'été 1884 pour cause de surmenage.

⁵ Auteur de nombreux travaux en mathématiques, Laguerre était notamment le créateur de la géométrie de direction. Poincaré publia en 1887 une « Notice sur la vie et les travaux de M. Laguerre » (Poincaré, 1887). Il s'associa par ailleurs à Charles Hermite et à Eugène Rouché pour publier les deux volumes de ses œuvres complètes (Laguerre, 1898) (Laguerre, 1905).

⁶ Goursat sera à l'origine d'un cours d'analyse très influent jusqu'à l'émergence du groupe Bourbaki dans les années 1930.

cette élection est le polytechnicien Amédée Mannheim (1831-1906), ingénieur, officier d'artillerie et mathématicien issu de la génération précédente et spécialiste de cinématique et de géométrie descriptive. Poincaré a suivi ses cours lorsqu'il était élève à l'École polytechnique.

La présentation des candidats à la section de géométrie de l'Académie des sciences a lieu lors d'une réunion en comité secret présidée par Charles Hermite, le 5 janvier 1887. Poincaré y est présenté en première ligne, face aux cinq autres candidats, présentés à égalité en seconde ligne. L'élection a lieu le 31 janvier. Poincaré est élu au premier tour de scrutin avec 31 voix sur 56 votants. Mannheim obtient quant à lui 24 voix. Hasard et / ou cruauté de l'histoire, Mannheim ne parviendra jamais à entrer à l'Académie des sciences. Picard, Appell, Humbert et Goursat seront élus respectivement en 1889, 1892, 1901 et 1919.

La *correspondance scientifique* permet de documenter partiellement les coulisses des candidatures infructueuses du mathématicien et d'avoir une idée des réseaux de soutiens dont il dispose. Pour autant, les informations les plus précieuses s'agissant de son élection se trouvent paradoxalement dans sa *correspondance privée* ; en effet les seules traces d'échanges épistolaires entre Poincaré et son épouse consistent en cinq lettres datant de cette période et elles concernent quasiment exclusivement les péripéties de la candidature du mathématicien. Sphère privée oblige, Poincaré ne prend guère de filtres pour raconter ses visites de candidature et adopte un style tout à fait proche des lettres potaches qu'il pouvait envoyer à sa famille lorsqu'il était étudiant une dizaine d'années auparavant (Rollet, 2017). En témoigne cette évocation du mathématicien Hermite, qui était alors le faiseur de rois au sein de la communauté mathématique française, et le maître dont Poincaré avait suivi les cours d'analyse à l'École polytechnique :

« Et le grand prophète, qu'X illumine, dont l'œil vers l'intérieur regarde en nous montrant des blancheurs troublantes, à la face gruyèreiforme, torticuleux de la jambe, derrière sa porte retranché, murailonné se tenait. Je veux, disait-il que parmi les luisances polies où l'on se mire, ses broussailleux pariétaux fassent un pâté noir: Que sur le quadrangulaire velin sa nonquadrilatère appellation tache la blancheur. Que pour lui dans le secret comité ma mellifluente parole coule. Mais que son horridique présence ne perturbationne pas ma quiète béatitude. Et maintenant des encens brûlaient, des encens aux capiteuses fumerolles, des encens dans l'air bleui. Et quand eurent cessé les prolongés agenouillements, chez le tailleur apéritif des postes, le bristol était là, corné du coin. Et la respiration recommença, des oppressions libérées.

Ce qui veut dire en français qu'Hermite était à la messe et que je ne l'ai pas trouvé. »⁷

Les 5 lettres déroulent le récit de ses visites auprès des académiciens en alternance avec des considérations privées : visite chez sa tante Marie (mère de Raymond), perception de son salaire de répétiteur d'analyse à l'École polytechnique (poste qu'il cumule avec celui de professeur à la Sorbonne), achat de bottines neuves, visites auprès de ses deux beaux-frères qui lui prodiguent des conseils d'investissement (ils travaillent tous deux dans la banque). On apprend ainsi que le savant est allé rencontrer près d'une quarantaine d'académiciens, profitant d'occasions diverses, notamment un mariage auquel il était invité : Georges Halphen, Henri Becquerel, Marcellin Berthelot, Joseph Bertrand, Ossian Bonnet, Anatole Bouquet de la Grye, Auguste Cahours, Alfred Cornu, Armand de Quatrefages, Simon Duchartre, Henri de Lacaze-Duthiers, Alfred des Cloizeaux, Alfred Cornu, Gaston Darboux, Alfred Daubrée, Émile Duclaux, Henri Faye, Hippolyte Fizeau, Charles Friedel, Georges Fouret, Edmond Hébert, Charles Hermite, Camille Jordan, Émile Lemoine, Maurice Lévy, Maurice Lœwy, Hervé

⁷ Lettre de Poincaré à Louise Poincaré, 1886, *La correspondance d'Henri Poincaré*, consulté le 18 août 2026, <https://henripoincare.fr/s/correspondance/item/7777>.

Mangon, Éleuthère Mascart, Ernest Mouchez, Louis Pasteur, Edmond Perrier, Émile Sarrau, Théophile Schoesing, Félix Tisserand, Louis Joseph Troost, Alfred Vulpian.

Poincaré raconte à son épouse ses visites et compte minutieusement ses voix et ses chances de succès. Ainsi cette visite au physicien Mascart :

« Visite Mascart. Je suis obligé de rester sur la réserve tant que je ne sais pas l'avis des gens compétents – Je pense que j'aurai l'unanimité de la section – Oh dans ce cas-là ! mais ne prenez pas cela pour un engagement définitif ; je veux dire, si on vous demande ce que j'ai dit, dites que je ne suis pas décidé ; je suis dans une position délicate avec Mannheim. Il aurait mieux valu pour vous que cela tardât encore quelque peu ; il y a toujours des gens qui sont pour les chevrons [Mannheim était officier]. Mais enfin, si les mathématiciens sont d'accord et d'après ce que m'a dit Bertrand, vous avez de très grandes chances. »⁸

Beaucoup de ces savants ont été ses maîtres à l'École polytechnique (Bertrand, Bonnet, Cornu, Lemoine, Hermite) ou à l'École des mines, comme Daubrée, qui semble par ailleurs être un parent lointain de Poincaré (Rollet, 2023). Nombre d'entre eux, même s'ils ne sont pas mathématiciens, connaissent déjà sa réputation ; parfois depuis longtemps⁹. Beaucoup sont, ou deviendront, collègues de Poincaré dans différentes institutions, comme le Bureau des longitudes ; enfin, et surtout, tous ces savants forment une communauté très homogène au sein de laquelle on se reçoit mutuellement, on organise des loisirs communs (salons, opéra, vacances), voire des alliances matrimoniales.

Ainsi pour ne rester que dans le champ des mathématiques le cas de Joseph Bertrand est assez représentatif de cette organisation presque familiale de la communauté : Joseph Bertrand et Charles Hermite sont les deux mathématiciens français les plus en vue dans les années 1860-1870, tous deux titulaires de la chaire d'analyse de l'École polytechnique ; Hermite est le beau-frère de Bertrand. Par ailleurs, les deux étoiles montantes des mathématiques, concurrentes de Poincaré – Appell et Picard – dont la carrière dépend au moins partiellement du soutien de ces deux mathématiciens, sont en fait liées à eux par leur mariage. Appell épousera en effet une nièce de Joseph Bertrand, Amélie Bertrand, fille de l'archéologue Alexandre Bertrand ; Émile Picard épousera quant à lui la plus jeune fille d'Hermite, Marie Hermite. Une génération plus tard, la fille de Paul Appell, connue sous le nom de plume de Camille Marbo, épousera le mathématicien et homme politique Émile Borel¹⁰.

Poincaré apparaît donc comme un jeune candidat un peu plus éloigné de ces cercles familiaux. Mais il ne faut pas oublier qu'il est lui-même issu de la bourgeoisie intellectuelle provinciale, et qu'il dispose, par son mariage mais pas uniquement, de nombreux relais politiques (par exemple du côté la famille de Jules Ferry ou de députés de la Meurthe et de la Meuse).

Deuxième moment académique : l'Académie de Stanislas (1893). Une affaire de filiation familiale

En 1892, Poincaré écrit une courte lettre à Charles Guyot (1845-1930). Ce forestier et érudit lorrain (Martin de Vivar, 1996) est alors président de l'Académie de Stanislas :

⁸ Lettre de Poincaré à Louise Poincaré, 1886. *La correspondance d'Henri Poincaré*, consulté le 18 août 2026, <https://henripoincare.fr/s/correspondance/item/7776>.

⁹ Ainsi Pasteur avait dit à Poincaré en 1873 qu'il avait fait un très mauvais choix en ne suivant pas son ami Paul Appell à l'École normale supérieure (Rollet, 2017, p. 322).

¹⁰ Concernant l'intrication des liens familiaux et scientifiques des mathématiciens français de la fin du XIX^e siècle, voir Zerner, 1991.

« Monsieur le Président, j'ai l'honneur de poser ma candidature à une place de correspondant de l'Académie de Stanislas. Je prends la liberté de vous adresser par le même courrier un exemplaire de mon mémoire sur le problème des Trois Corps »¹¹

Ce courrier est la seule trace épistolaire de cette candidature. Le mémoire dont il est question ici s'intitule « Sur le problème des trois corps et les équations de la dynamique » (Poincaré, 1890). Poincaré y propose une solution partielle mais élégante à un problème ancien de mécanique céleste consistant à calculer le mouvement de trois objets célestes qui s'attirent par gravité. Newton avait résolu le problème à deux corps mais le problème à trois corps résistait aux savants ; la contribution de Poincaré devait montrer que l'ajout d'un troisième astre aux interactions gravitationnelles crée un système dynamique non linéaire instable, menant directement à ce qu'on devait appeler plus tard le chaos déterministe. Ce succès scientifique était connu de tout le monde savant car il avait valu au mathématicien d'obtenir le Grand Prix du Roi Oscar II de Suède en 1889, un succès scientifique international dûment célébré par la presse¹².

La candidature de Poincaré à l'Académie de Stanislas n'arrive pas par hasard. Poincaré sollicite cette élection quelques semaines après le décès de son père Émile *Léon* Poincaré (1828-1892).

Le père de Poincaré est une personnalité bien connue de Nancy. Fils d'un pharmacien de Nancy, Léon Poincaré avait fait des études de médecine contre l'avis de son père ; après avoir soutenu à Paris une thèse sur l'ophtalmie purulente des nouveau-nés (Poincaré, 1852), il était revenu s'installer comme médecin à Nancy au début des années 1850 tout en exerçant de nombreuses fonctions médico-sociales (bureau de bienfaisance de la ville, service de vaccination) et d'enseignement. En 1853, il s'était marié avec Eugénie Launois (1830-1897). De cette union devaient naître Henri en 1854 et Aline, en 1856, future épouse du philosophe Émile Boutroux.

La même année, Léon Poincaré avait été nommé chef des travaux anatomiques à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Nancy. En 1858, il y était devenu professeur adjoint d'anatomie et physiologie, poste qu'il devait occuper jusqu'en 1872. À la suite de la Guerre de 1870 et de l'annexion de l'Alsace-Moselle, l'université de Nancy avait bénéficié du transfèrement de la faculté de médecine de Strasbourg (Labrude et Wernert, 2024) et Léon Poincaré avait été nommé professeur adjoint de physiologie. Il y avait terminé sa carrière comme professeur d'hygiène (nommé en 1879).

Partagé entre son cabinet et ses activités d'enseignement, Léon Poincaré avait mené également des travaux de recherche sur le diabète, le magnétisme animal ou encore les pathologies thyroïdiennes. Son ouvrage majeur devait être ses *Leçons sur la physiologie normale et pathologique du système nerveux* (Poincaré, 1873), qui connut une assez large diffusion et qui fut lu notamment aux États-Unis par le psychologue et philosophe William James.

À partir des années 1870, il avait orienté ses travaux vers l'hygiène, investissant tout autant les grands congrès nationaux et internationaux que la sphère locale : il avait été ainsi membre du Conseil central d'hygiène de la Meurthe ; il avait également organisé un laboratoire dédié à l'étude de la toxicité de certains produits industriels et s'était intéressé tout particulièrement à la médecine du travail, allant même jusqu'à organiser des visites d'usines pour ses étudiants. Dans son *Traité d'hygiène industrielle* (Poincaré, 1886), il devait établir par ailleurs un état des

¹¹ Lettre non datée, automne 1892, conservée à l'Académie de Stanislas.

¹² Il est d'ailleurs important de mentionner que pendant plusieurs décennies les notices de dictionnaires biographiques sur Poincaré mentionneront essentiellement cette découverte, laissant de côté sa contribution à la relativité restreinte. Sur la patrimonialisation de Poincaré dans les dictionnaires et les encyclopédies, voir (Rollet, 2026). On notera que le mémoire envoyé au concours contenait une erreur fondamentale qui avait échappé à la vigilance de Poincaré. Le mathématicien consacra une partie de la somme reçue pour ce prix pour réimprimer à ses frais le mémoire corrigé (Barrow-Green, 1984).

lieux très complet des risques encourus par les ouvriers dans l'exercice de nombreuses professions. Léon Poincaré avait été aussi conseiller municipal, membre (1862), puis président (1876-1877) de l'Académie de Stanislas et membre-correspondant de l'Académie nationale de médecine. Il était décédé en septembre 1892 des suites d'une grave blessure à la tête causée par une chute lors d'une excursion sur l'Etna en Sicile¹³.

En 1893 la candidature d'Henri Poincaré est donc fort bien accueillie, ne serait-ce qu'en raison du souvenir laissé par son père. Mais c'est également un honneur pour cette académie de province de compter parmi ses membres celui qui à cette époque est déjà considéré comme un des plus grands mathématiciens du monde. L'académie a d'ailleurs déjà en son sein le mathématicien Charles Hermite, originaire de Nancy, et maître de Poincaré à l'École polytechnique.

Maurice Mathieu de Vienne¹⁴, secrétaire annuel de l'académie et rapporteur annuel pour 1892-1893, se fait d'ailleurs l'écho de cette élection, qui relevait selon lui de la simple formalité.

« Par un heureux rapprochement, c'est M. Henri Poincaré, le fils du hier regretté docteur Poincaré, qui a eu l'honneur de porter de la part de l'Institut et du monde savant à Hermite, de l'Académie des sciences, le témoignage de son dévouement et de sa respectueuse admiration, à l'occasion de la célébration à la Sorbonne du 70^e anniversaire de sa naissance¹⁵.

Vous comptiez parmi les vôtres, depuis 1845, cet Illustre compatriote, la gloire des mathématiques françaises, vous avez également admis parmi vous cet autre compatriote, M. Poincaré, qui, arrivé bien jeune à la situation enviée que les savants ambitionnent habituellement pendant une grande partie de leur carrière, semble appelé aux plus hautes destinées de la science.

Déjà hors ligne à l'École polytechnique, il fut rapidement nommé aux emplois les plus en vue. Il est aujourd'hui professeur à la Faculté des sciences de Paris, et membre de l'Académie des sciences. Couronné en 1889, comme lauréat du grand concours scientifique ouvert par le roi de Suède, il vous a envoyé son mémoire sur le problème des trois corps qui lui avait mérité le prix, et, comme le disait votre rapporteur, le travail de votre commission ne pouvait être qu'une formalité vis-à-vis d'un tel candidat. » (Mathieu de Vienne, 1893, p. LXXIV-LXXV)

Poincaré est donc élu membre associé-correspondant le 17 février 1893, assurant la continuité avec son père. Mais il ne demeure pas seul bien longtemps. Un mois plus tard, le 17 mars son beau-frère, Émile Boutroux, est également élu avec le même statut.

« M. Boutroux, beau-frère de M. Poincaré, a voulu placer sa candidature sous le patronage de son vénéré beau-père. Tout en rendant justice à ce pieux hommage, ainsi qu'à cette délicate modestie, nous sommes obligés de rappeler les titres personnels de premier ordre de notre nouveau correspondant. Ce profond penseur s'est fait le champion de la métaphysique menacée. Professeur de l'histoire de la philosophie à la Sorbonne, il a su faire connaître son nom en France et à l'étranger et a révélé ses puissantes facultés, tant par son enseignement que par la publication de ses travaux. La traduction de l'Histoire de la philosophie des Grecs d'Édouard Zeller, Le mystique allemand Jacob Böhme, et bien d'autres ouvrages l'ont mis à la tête de nos philosophes contemporains. » (Mathieu de Vienne, 1893, p. LXXV-LXXVI)

Né à Montrouge en 1845, Émile Boutroux avait fait ses études au lycée Henri IV à Paris ; il était entré à l'École normale Supérieure en 1866 où il avait suivi les cours du philosophe Jules Lachelier, qui devait devenir par la suite son maître et son confident. Après avoir obtenu l'agrégation en 1868 il s'était vu confier par le ministre de l'Instruction Publique, Victor Duruy,

¹³ Pour plus de détails sur le parcours de vie et de carrière de Léon Poincaré, voir (Bernheim, 1892), (Olivier, 1893), (Drouelle, 1986), (Salf, 2000), (Joly et Grillat, 2001), (Grignon, 2003), (Boutroux, 2012) et (Rollet, 2023).

¹⁴ Mathieu de Vienne (1846-1907) était un officier d'artillerie. Il avait été formé à l'École polytechnique (promotion 1864) et à l'École d'application de l'artillerie et du génie de Metz.

¹⁵ Voir ainsi (Poincaré, 1893).

un voyage d'étude en Allemagne pour y observer l'organisation du travail universitaire. Chassé par la guerre, il avait été contraint de rentrer en France et il avait entamé une carrière de professeur philosophie au lycée de Caen. En 1874, il avait débuté sa carrière universitaire en tant que chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. Deux ans plus tard, il arrivait à la faculté des lettres de Nancy pour y remplacer le professeur de philosophie, Amédée de Margerie (1825-1905), parti prendre un poste à la toute nouvelle université catholique de Lille¹⁶.

C'est dans cette ville qu'il avait rencontré sa future épouse, Aline Poincaré, la sœur d'Henri Poincaré. Après ce bref passage en province, riche en contacts sociaux de toutes sortes, il avait connu une carrière parisienne ascendante : maître de conférences à l'École normale supérieure (1877), chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris (1885), professeur dans la chaire d'histoire de la philosophie moderne de la Sorbonne (1888)¹⁷.

C'est surtout par son enseignement que Boutroux devait exercer, pendant plus de trente ans, une grande influence sur la communauté philosophique française. Parmi ses disciples, on trouve un florilège de penseurs d'exception : Henri Bergson, Jean Jaurès, Maurice Blondel, Gaston Milhaud, Gustave Belot, Frédéric Rauh, H. Delacroix, Xavier Léon, Victor Delbos, Léon Brunschvicg, Louis Couturat, André Lalande, Octave Hamelin ou Édouard Le Roy. Il fut sans doute une influence néo-kantienne précoce pour Henri Poincaré, dont on sait qu'il devait lire sa très influente thèse de doctorat *De la contingence des lois de la nature* (Boutroux, 1874). Le conventionnalisme géométrique de Poincaré devait d'ailleurs largement s'alimenter à ce qu'on a pu appeler le « cercle de Boutroux » (Nye, 1979) (Rollet, 2000).

La référence de Mathieu de Vienne à la « métaphysique menacée » prend tout son sens dans le contexte des années 1890 marqué par de puissants débats sur la capacité des sciences à épuiser toutes les questions philosophiques anciennes (positivisme et scientisme). Boutroux proposera une synthèse intéressante entre sciences et métaphysique, contribuant à fonder une variante moderne de spiritualisme qui sera très influente chez nombre d'acteurs travaillant au développement d'une philosophie des sciences française (Brenner, 2003).

Poincaré et Boutroux resteront très proches durant toute leur vie, allant même jusqu'à être voisins pendant plus de 15 ans rue Claude Bernard, à Paris. Cette proximité se prolongera d'ailleurs dans la mort : la tombe d'Henri Poincaré au cimetière Montparnasse rassemble les dépouilles de son père, de sa mère et de son épouse (Louise), mais également celles de sa sœur, de son beau-frère et de son neveu, Pierre Boutroux¹⁸.

Notons qu'après la mort de son père, Poincaré n'avait plus aucune attache proche en Lorraine, hormis sa famille de Longuyon. Sa mère, Eugénie Poincaré (1830-1897), quitta Nancy pour habiter près de ses enfants. À notre connaissance, le mathématicien ne devait revenir à Nancy

¹⁶ Philosophe chrétien très conservateur, Amédée de Margerie n'était, semble-t-il, pas très en accord avec la montée des idées républicaines dans l'université. Il était cependant bien intégré au sein des élites nancéiennes et des sociétés savantes locales. Il était ainsi membre de l'Académie de Stanislas. Un de ses fils, Antonin de Margerie (1856-1914), fit ses études à l'École polytechnique quasiment en même temps que Poincaré, et fit ensuite carrière dans l'artillerie.

¹⁷ En 1902, il devait abandonner l'enseignement pour prendre la direction de la Fondation Thiers ; il conserva cette fonction jusqu'à sa mort, le 22 novembre 1921.

¹⁸ Pierre Boutroux (1880-1922), le troisième enfant du couple, est peut-être plus connu aujourd'hui que son père. Après des études de mathématiques à la Sorbonne, il soutient en 1903 une thèse *Sur quelques propriétés des fonctions entières* devant un jury présidé par Paul Appell. Il occupera plusieurs postes de maître de conférences dans des facultés des sciences de province, dont celle de Nancy en 1909-1910. Il est nommé professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences de Poitiers en 1911. Après un passage par l'Université de Princeton, Boutroux revient en France au milieu de la Guerre pour être mobilisé en qualité d'interprète-stagiaire à l'État-major militaire. Après la guerre il retournera pour un an à Princeton avant d'être nommé en 1920 sur la chaire d'histoire des sciences nouvellement créée au Collège de France (Nabonnand, 2016).

que de manière tout à fait exceptionnelle et n'assista à aucune des séances de l'Académie de Stanislas.

Troisième moment académique : l'Académie française (1908). Une partie de billard à trois bandes

En 1907, Poincaré envisage de poser sa candidature à l'Académie française. À cette époque il est universellement connu du monde savant *et* du grand public. Sa notoriété tient notamment à la publication de deux ouvrages de philosophie scientifique qui constitueront des *best-sellers* durables, jusqu'à aujourd'hui : *La science et l'hypothèse* (Poincaré, 1902) et *La valeur de la science* (Poincaré, 1905).

Comme pour sa candidature à l'Académie des sciences, Poincaré doit compter sur ses visites de candidature pour préparer le terrain de cette élection ; alors qu'on ne possède que peu de traces épistolaires de ces visites pour l'Académie des sciences en 1886-1887, les lettres concernant la candidature à l'Académie française sont très nombreuses et permettent de documenter la stratégie quelque peu sinueuse du mathématicien pour parvenir à ses fins.

Pour bien la comprendre il faut s'intéresser à ses relations avec son cousin Raymond Poincaré et son beau-frère Émile Boutroux et remonter à l'année 1907, moment où Poincaré brigue une nouvelle position académique très convoitée : le poste de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

D'un point de vue strictement chronologique tout semble relativement linéaire. Henri Poincaré est élu à l'Académie française le 5 mars 1908 au fauteuil du poète Sully-Prudhomme (1839-1907). Son élection, face à Charles de Pomairols (1843-1916) et Jean Aicard (1848-1921), se fait au second tour avec 17 voix sur 33 votants. Il prononce son discours de réception le 28 janvier 1909 (Poincaré, 1909). C'est Frédéric Masson qui l'accueille sous la coupole (Masson, 1909).

Son cousin Raymond est élu au premier tour, le 28 mars 1909, avec 20 voix contre 11, au fauteuil de l'historien Émile Gebhart (1839-1908). Son concurrent est Jean Schlumberger (1877-1968), futur fondateur de la *Nouvelle Revue Française* (NRF). Il est reçu le 9 décembre 1909 par l'historien Ernest Lavisse (1842-1922).

Enfin Émile Boutroux est élu par 28 voix, le 31 octobre 1912, au fauteuil du général Hippolyte Langlois (1839-1912). Il est reçu le 22 janvier 1914 par Paul Bourget.

Cependant, il s'avère que la situation est quelque peu plus complexe et s'apparente à une partie de billard carambole dans laquelle se mêlent des enjeux familiaux, académiques et politiques. Pour bien la comprendre, il faut remonter deux ans plus tôt, en 1907. Tous trois sont alors candidats plus ou moins déclarés à l'Académie française. Poincaré est en effet candidat au fauteuil du chimiste Marcellin Berthelot, décédé en 1905. Son cousin Raymond est candidat sur le fauteuil de Sully-Prudhomme. Et Émile Boutroux semble envisager de se présenter au même fauteuil.

L'élection est donc devenue une affaire de famille et suscite quelques échanges et tergiversations au sein du cercle privé du mathématicien. En novembre 1907, Raymond Poincaré écrit une longue lettre à son cousin, un des rares témoignages épistolaires de leurs relations : elle nous apprend que Poincaré songe à se présenter au fauteuil de Sully-Prudhomme plutôt qu'à celui de Berthelot, et que Paul Deschanel engage Raymond à se présenter sur ce même fauteuil.

« Je suis bien embarrassé pour te donner un conseil. J'étais resté dans la conviction que, comme tu me l'avais dit il y a quelques mois, tu maintiendrais ta candidature sur le fauteuil Berthelot et n'en changerais pas. Il est malheureusement certain que tes chances sont devenues très faibles [...] Je

t'engage très vivement à ne pas prendre de parti avant d'avoir bien tâté le terrain. L'élection n'a lieu que dans trois mois³. Tu as le temps de te décider. Si tu te portes sur le fauteuil de S. P. [Sully Prudhomme] et que tu ne passes pas, ce sera un double échec, qui pourrait être irrémédiable. Consulte donc de plusieurs côtés avant de rien faire d'irréparable. Et surtout ne prends pas sur des promesses, sur des mots de politesse. Deschanel, dont tu me parles, est venu dimanche m'engager très [...] à me présenter sur le fauteuil de S. P. Je lui ai répondu qu'il me semblait difficile que deux P. [Poincaré] puissent candidater ensemble, même sur deux fauteuils. Il a répliqué que l'objection ne le touchait pas. Malgré son avis et quelques autres, je m'étais dit que je m'abstiendrais. Mais à cause d'Émile. Le soir où nous avons dîné chez toi, Aline m'avait laissé l'impression qu'Émile songeait au fauteuil de S. P. et d'ailleurs plusieurs académiciens m'ont répété son nom avec insistance. Je viens de voir Émile et Aline. Ils ne forment plus de vœux que pour toi [...] mais ils sont, comme moi, d'avis que tu feras bien de ne rien précipiter. »¹⁹

Très vite les choses débordent du cercle familial. Dans une lettre à son frère, Aline Boutroux, lui raconte que les événements s'emballent dans les rangs de l'académie : Émile Gebhart, rencontré à un enterrement, s'agace que Poincaré tarde à demander son transfert sur le fauteuil de Sully-Prudhomme, décédé le 6 septembre. Il en est de même pour Alfred Mézières. Ces deux académiciens, très enclins à soutenir sa candidature, ont leurs attaches en Lorraine, tout particulièrement à Nancy. À peu près au même moment, Émile Boutroux écrit également à son beau-frère pour l'inciter à ce report sur les conseils de l'historien Paul Gabriel d'Haussonville. Émile Gebhart décède le 21 avril 1908, laissant vacant le fauteuil sur lequel Raymond Poincaré sera plus tard élu. Aline Boutroux écrit ainsi :

« Paris 16.11.07

Mon cher Henri,

En reparlant avec Émile de notre conversation d'hier, je juge que je me suis trouvée, en voulant atténuer une de ses paroles, l'accentuer au contraire, au point de dépasser sa pensée.

Il avait dit : « Je n'ai rien fait et je ne ferai rien ». Cela voulait dire : « Je n'irai pas au-devant. Je resterai dans mon coin. Mais si on venait m'y chercher, qu'on me dise que ma candidature au fauteuil Sully-Prudhomme a des chances sérieuses de succès, et qu'on m'assure qu'elle ne nuirait en rien à la tienne au fauteuil Berthelot, alors je ne dis pas... ».

Moi, bêtement, j'ai ajouté : « Cela veut dire qu'Émile ne sera pas candidat si les deux élections ont lieu le même jour, mais cela ne veut pas dire qu'il ne se présentera pas si la tienne a déjà eu lieu. Tu vois que ce n'est pas tout à fait la même chose. Il est certain que si l'Académie jugeait qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous soyez simultanément candidats à des fauteuils différents, il n'y aurait pas lieu d'être plus royaliste qu'elle-même.

Si cela arrivait et que vous soyez élus tous les deux, ce serait un des 3 ou 4 plus beaux jours de ma vie. Mais cela n'arrivera sans doute pas. Si tu es élu ce sera déjà un très beau jour pour nous et nous oublierons ces pénibles coïncidences.

Je vous embrasse tous tendrement.

Aline »²⁰

Ces traces épistolaires donnent à penser que malgré les soutiens dont Poincaré bénéficie au sein de l'académie la partie est loin d'être gagnée. Il n'obtiendra d'ailleurs qu'une faible majorité. Elles montrent également que la candidature quasiment simultanée de deux Poincaré n'est alors pas vue d'un très bon œil : pour une partie des membres, très conservateurs, politiquement à

¹⁹ Lettre de Raymond Poincaré à Poincaré, novembre 1907. *La correspondance d'Henri Poincaré*, consulté le 18 août 2026, <https://henripoincare.fr/s/correspondance/item/7656>.

²⁰ Lettre d'Aline Boutroux à Poincaré, 16 novembre 1907 ». *La correspondance d'Henri Poincaré*, consulté le 18 août 2026, <https://henripoincare.fr/s/correspondance/item/7544>.

droite, Raymond Poincaré est loin d'être le candidat idéal. D'où sans doute une stratégie de report des votes vers le mathématicien pour empêcher son arrivée sous la coupole. Peine perdue : ce dernier sera élu l'année suivante, bénéficiant même de la voix de Poincaré.

Mais ce n'est pas tout. L'enjeu politique de cette élection apparaît de manière flagrante dans d'autres parties de la correspondance de Poincaré (Walter et al., 2016, p. 170-172). Le mathématicien a été élu président de l'Académie des sciences en 1906. En avril 1907, suite au décès du chimiste Marcellin Berthelot, le 18 mars, il décide de poser sa candidature au poste très prestigieux de secrétaire perpétuel pour les sciences physiques. Manifestement son choix ne fait pas l'unanimité chez ses confrères physiciens qui considèrent que ses travaux dans ce domaine sont trop mathématiques pour qu'il brigue un tel poste. Une sorte de résistance s'organise et Poincaré se résout à retirer sa candidature. Il rédige, le 10 mai 1907, une lettre dactylographiée à plusieurs de ses collègues de l'académie, dont Gaston Darboux :

« L'Académie se trouve divisée en deux fractions presque égales ; j'accepterais la perspective d'un échec, mais je puis craindre une autre éventualité à mes yeux mille fois plus fâcheuse. Je ne voudrais pas être élu à une faible majorité, de sorte que l'on pût croire que mes collègues des sciences physiques se sont prononcés en majorité contre moi et que je leur suis imposé par les membres des autres sections. Cela je ne peux m'y exposer, et c'est cela pourtant qui m'apparaît comme l'issue probable du vote. Dans ces conditions je renonce à toute candidature. Il me reste à remercier mes amis de l'appui qu'ils m'ont donné et qu'ils m'ont conservé jusqu'au bout. » (Nabonnand, 2024, p. 218).

Cet épisode montre à quel point le continuum entre mathématiques et physique s'avère fluctuant en fonction des acteurs. Poincaré connaîtra d'ailleurs une mésaventure assez similaire avec le prix Nobel de physique (Crawford, 1984). Il se désiste alors en faveur de la candidature du géologue Albert Cochon de Lapparent (1839-1908), qui est élu lors de la séance du 13 mai 1907. Le résultat est sans appel : sur un total de 63 voix, de Lapparent obtient 45 voix, Henri Becquerel 13, Éleuthère Mascart 1 voix et Gaston Perrier 1 voix. Poincaré, qui n'est plus candidat, obtient tout de même 2 suffrages.

Trois lettres de Lapparent concernant cet épisode éclairent de manière singulière les circonstances du retrait de Poincaré à l'Académie des sciences et de son élection à l'Académie française. Catholique fervent, de Lapparent a de nombreuses amitiés et relations dans les milieux conservateurs et monarchistes, notamment à l'Académie française, et il entend les mettre au service de la candidature du mathématicien. Ainsi, le 22 mai 1907 il écrit à Poincaré une lettre faisant état de ses démarches :

« Je n'ai pas attendu votre appel pour me mettre en campagne. [...] La semaine dernière, tant au Correspondant qu'à la sortie de la messe de l'Institut, j'avais fortement endoctriné le Marquis de Vogüé, M. Lamy et M. Thureau-Dangin. Avant-hier j'écrivais à ce sujet au Cardinal Mathieu, et hier j'en ai entretenu M. Vandal. Demain j'aurai soin d'être à l'Institut au moment de l'arrivée des Quarante, pour entreprendre MM. Bazin, d'Haussonville et Masson, M. de Mun et M. Costa de Beauregard. Enfin, comme je dois dîner samedi chez Thureau-Dangin, j'y ferai un nouvel effort de manière à n'avoir rien négligé avant mon départ [...] Vous pouvez être sûr que tout ce qui dépendra de moi sera fait par votre dévoué confrère. [...] J'aime à croire que les relations de Lorraine devraient vous assurer le concours de MM. Mézières et Gebhart. Quant à Sully-Prudhomme, que j'ai trouvé si lamentablement impotent quand hier il a traversé notre salle, comme il a été mon condisciple en spéciales, je vais lui écrire dès ce matin. » (Walter et al., 2016, p. 171)

La référence au journal *Le correspondant* est très éclairante : fondée en 1829, cette revue monarchiste modérée, organe des catholiques libéraux et sociaux, a souvent connu des interruptions au 19^e siècle. Mais elle reparait à partir de 1871 et perdure jusqu'à son absorption par la revue *Études* en 1937.

Le même jour, dans la soirée, de Lapparent lui écrit une seconde lettre dans laquelle il motive les raisons de sa démarche en invoquant l'idée d'harmonie : « En dehors des raisons de personne et de principe que je fais valoir, je ne manque pas de rappeler à mes amis que si mon élection a pu produire ce bon effet d'harmonie et d'approbation presque unanime qu'elle a rencontré, c'est à cause de votre désistement, et que ceux qui me portent intérêt doivent vous en savoir grand gré. » (Walter *et al*, 2016, p. 171). Et le lendemain, encore il lui écrit une troisième lettre dressant le bilan de ses démarches :

« Le Secrétaire perpétuel de l'Académie emploie ce papier antique et vénérable pour mieux montrer à son cher confrère qu'il a rempli sa promesse en assiégeant aujourd'hui, de deux à trois heures sans désemparer, les électeurs de M. Barboux.

Sully-Prudhomme, M. Costa de Beauregard, M. Vandal, M. Masson, M. Bazin, ont été tour à tour l'objet de mes chaleureuses démonstrations. Je ne cite pas M. d'Haussonville, parce qu'hélas sa qualité de membre du Comité de rédaction de la Revue des Deux Mondes l'inféode à une autre cause. En revanche, Sully-Prudhomme vous est tout acquis. » (Walter et al, 2016, p. 172)

L'idée d'harmonie entre les deux camps, invoquée par de Lapparent laisse supposer qu'une sorte d'accord de service réciproque s'était tissé entre les deux savants, ce qui pose la question du positionnement politique personnel de Poincaré ; de fait, les lettres de visites de candidature conservées sont majoritairement adressées à la frange conservatrice de l'académie et ce malgré l'engagement tardif mais, somme toute, assez net de Poincaré du côté des acteurs dreyfusards (Rollet, 1997). En tout état de cause il apparaît que l'élection de Poincaré sera perçue comme une victoire du camp religieux, auquel Poincaré donnera quelques gages jusqu'à la fin de sa vie.

Un exemple, parmi d'autres : le 29 janvier 1909, le mathématicien Henri-Léon Lebesgue (1875-1941) écrira à son jeune collègue Émile Borel au sujet de la réponse de Frédéric Masson au discours de réception de Poincaré sous la coupole. Il insiste sur la majorité très relative de Poincaré face à Charles de Pomairols, signe du peu d'unanimité suscité par sa candidature chez les Quarante, et sur la naïveté politique d'un savant de premier plan se faisant élire par des intellectuels proches des milieux conservateurs prônant, après Ferdinand Brunetière (1849-1906), la faillite de la science (Brunetière, 1895) :

« Je viens de lire la réponse de F. Masson à Poincaré ; c'est roulant : je trouve moral que l'imbécilité de Poincaré allant offrir sa supériorité à l'Académie Française soit récompensée ainsi. D'abord une élection à quelques voix seulement de majorité sur un Charles de Pomairols ; puis la réponse de Masson. Pour celui-ci on a reçu Poincaré parce qu'il faut quelqu'un pour expliquer dans le dictionnaire les mots scientifiques. Quant à l'ensemble des travaux de Poincaré c'est de la culture primaire. Pour le scepticisme scientifique de Poincaré c'est la preuve de faillite de la science et du triomphe prochain de la foi. Bravo ! » (Dugac et Bru, 1991, p. 180-181)

Au final, que s'est-il passé ? L'Académie française était très conservatrice, très ancrée à droite et avait été un nid d'antidreyfusards, le cas d'un Maurice Barrès étant loin d'être une exception. La philosophie scientifique conventionnaliste de Poincaré, que l'on pouvait tirer vers une forme de spiritualisme était susceptible de donner des gages aux académiciens réticents face au positivisme scientifique. L'épisode de l'engagement tardif du savant dans l'Affaire Dreyfus pouvait donc sans doute être oublié par certains, surtout si cela pouvait empêcher son cousin d'accéder à la coupole. Un calcul qui s'avéra peu avisé.

Pour conclure

L'évocation de ces trois épisodes académiques permet de mettre en évidence le rôle heuristique des correspondances. L'histoire des sciences ne se réduit pas à l'histoire des idées scientifiques

et elle doit également accorder toute sa place aux acteurs et aux dynamiques sociales qui déterminent au moins partiellement leurs décisions et leurs actions, leur installation dans le paysage institutionnel et leur éventuelle patrimonialisation.

Au-delà de la science faite – qui se manifeste dans les traités et les journaux – les correspondances ouvrent une fenêtre sur la science en train de se faire et leur étude permet de se départir d'une vision naïve invitant à penser la science comme une activité éthérée, exceptionnelle, située en dehors de toute contrainte socio-politique.

À travers ces trois exemples on a donc pu approcher différentes identités de ce grand savant : un mari enjoué, presque joueur, mais à l'ambition débordante et avide de récompenses et de médailles ; un savant conscient de sa valeur, calculateur, très à l'aise dans les jeux institutionnels et politiques, mais parfois un peu naïf quant aux possibles instrumentalisation de sa parole et de sa personne.

Un autre enseignement de cette exploration relève de la sociologie des élites savantes. Le paysage scientifique français de la fin du 19^e siècle s'avère très resserré et il est frappant de voir à quel point les relations scientifiques entre les acteurs se doublent de relations interpersonnelles, privées, amicales et familiales. Ne pas les prendre en compte, au nom d'une sorte de vision idéalisée de la science pure, relève a minima d'une illusion, voire d'une erreur historiographique.

Références bibliographiques

- APPELL P., 1925, *Henri Poincaré*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie} (collection Nobles vies, grandes œuvres).
- BAMANI B., 2024, *Nicolas Antonin Hélène Poincaré (1825-1911). Du corps des ponts-et-chaussées à la météorologie. Itinéraire d'un ingénieur lorrain au tournant du XX^e siècle*, Université de Lorraine, Archives Henri-Poincaré, mémoire de master 2 en histoire des sciences.
- BARROW-GREEN J., 1984, « Oscar II's Prize Competition and the Error in Poincaré's Memoir on the Three Body Problem », *Archives for the History of Exact Sciences*, p. 107-131.
- BELLIVIER A., 1956, *Henri Poincaré ou la vocation souveraine*, Paris, Gallimard NRF.
- BERNHEIM H., 1892, « Éloge funèbre de Léon Poincaré », *Annales médicales de Nancy*.
- BIDART C., 2006, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 120, 1, p. 29-57. <https://doi.org/10.3917/cis.120.0029>
- BOUTROUX A., 2012, *Vingt ans de ma vie, simple vérité... La jeunesse d'Henri Poincaré racontée par sa sœur (1854-1878) - Texte inédit édité par Laurent Rollet*, ROLLET L. (dir.), Paris, Hermann.
- BRENNER A., 2003, *Les origines françaises de la philosophie des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BROWDER, F.E. (dir.), 1982, *The Mathematical Heritage of Henri Poincaré*, Proceedings of Symposia in Pure Mathematics of the American Mathematical Society, volume 39 (1982).
- BRUNETIERE F., 1895, « Après une visite au Vatican », *Revue des deux mondes*, p. 97-118.
- CARNAP, R., SOULEZ, A. (dirs.), 1985, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, 1^{re} éd, Paris, Presses universitaires de France (Philosophie d'aujourd'hui), 364 p.
- CHARPENTIER E., GHYS, LESNE A., 2006, *L'héritage scientifique de Poincaré*, Paris, Belin.
- CRAWFORD E., 1984, « Le prix Nobel manqué de Henri Poincaré : définitions du champ de la physique au début du siècle », *Bulletin de la Société Française de Physique*, 54.
- DARBOUX G., 1913, *Éloge historique de Henri Poincaré*, Paris, Gauthier-Villars.
- DROUELLE R., 1986, *Léon Poincaré (1828-1892), sa vie, son œuvre en hygiène industrielle et en médecine du travail. Thèse de doctorat de médecine*, Rennes, Faculté de médecine. Université Rennes 1.
- DUGAC P., 1986, « La correspondance de Henri Poincaré avec des mathématiciens de A à H », *Cahiers du Séminaire d'histoire des mathématiques*, 7.

- DUGAC, 1989, « Henri Poincaré. La correspondance avec des mathématiciens de J à Z », *Cahiers du Séminaire d'histoire des mathématiques*, 10.
- DUGAC P., BRU B., 1991, *Lettres d'Henri Lebesgue à Émile Borel*, Paris, Cahiers du Séminaire d'histoire des mathématiques de l'Institut Henri Poincaré, vol. 12.
- GERINI C., GINOUX J.-M., 2012, *Henri Poincaré, une biographie au(x) quotidiens*, Paris, Ellipses.
- GREBER J.-H., 2014, *L'histoire de la philosophie des sciences au tournant du vingtième siècle à travers l'étude des Savants Épistémologues et de leurs pratiques épistémologiques et éditoriales au sein de l'univers des revues philosophiques francophones*, Nancy, Université de Lorraine, thèse de doctorat en philosophie. Texte en ligne : <https://theses.hal.science/tel-01754530/>.
- GRIGNON G., 2003, « Émile-Léon Poincaré (1828-1892), un des pionniers de la médecine du travail », *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, A184, p. 79-88.
- HEINZMANN G., NABONNAND P., ROLLET L., 2023a, « Quoi de neuf chez Henri Poincaré ? » HEINZMANN G., NABONNAND P., ROLLET L. (dirs.), *Philosophia Scientiae, cahier spécial « Études poincaréennes I »*, 27, 2, p. 5-33.
- HEINZMANN G., NABONNAND P., ROLLET, L. (dirs.), 2023b, *Études poincaréennes (I). Cahier spécial « Henri Poincaré » de la revue Philosophia Scientiae*, Paris, Kimé.
- HEINZMANN G., NABONNAND P., ROLLET, L. (dirs.), 2023c, *Études poincaréennes (II). Cahier spécial « Henri Poincaré » de la revue Philosophia Scientiae*, Paris, Kimé.
- JOLY J.S., GRILLAT J.-P., 2001, « Léon Poincaré (1828-1892), son œuvre de pionnier en santé publique », *Le pays lorrain*, 4, p. 271-278.
- LABRUDE, P., WERNERT, P. (dirs.), 2024, *L'accueil à Nancy, en 1872, de la Faculté de médecine et de l'Ecole de pharmacie de Strasbourg*, Haroué, Gérard Louis.
- LAGUERRE E., 1898, *Œuvres de Laguerre, publiées sous les auspices de l'Académie des sciences, par MM. Ch. Hermite, H. Poincaré et E. Rouché, volume I*, Paris, Gauthier-Villars.
- LAGUERRE E., 1905, *Œuvres de Laguerre, publiées sous les auspices de l'Académie des sciences, par MM. Ch. Hermite, H. Poincaré et E. Rouché, volume I*, Paris, Gauthier-Villars.
- MARTIN DE VIVAR G., 1996, « Charles Guyot (1845-1930). Un grand Lorrain », *Le Pays lorrain*, 4, p. 280-282.
- MASSON F., 1909, « Réponse de M. Frédéric Masson, directeur de l'Académie française au discours de M. Henri Poincaré prononcé dans la séance du 28 janvier 1909 », dans *Discours prononcés dans la séance publique tenue à l'Académie française pour la réception de M. Henri Poincaré le jeudi 28 janvier 1909*, Paris, Firmin-Didot, p. 39-70.
- MATHIEU DE VIENNE M., 1893, « Compte-rendu de l'année 1892-1893 par M. De Vienne, secrétaire annuel », *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, CXLIII, p. LXVII-LXXXIV.
- NABONNAND, P. (dir.), 1999, *La correspondance d'Henri Poincaré, volume 1 : correspondance entre Henri Poincaré et Gösta Mittag-Leffler*, Berlin, Birkhäuser.
- NABONNAND P., 2016, « Pierre Boutroux (1880-1922) », dans LAURENT ROLLET, BOLMONT E., BIRCK F., CUSSENOT J.-R. (dirs.), *Les enseignants de la Faculté des sciences de Nancy et de ses instituts. Dictionnaire biographique (1854-1918)*, Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine.
- NABONNAND, P. (dir.), 2024, *La correspondance d'Henri Poincaré, volume 5 : la correspondance entre Henri Poincaré et les mathématiciens*, Berlin, Birkhäuser.
- OLIVIER L., 1893, « Léon Poincaré », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, p. 61.
- POINCARÉ É.-L., 1886, *Traité d'hygiène industrielle, à l'usage des médecins et des membres des conseils d'hygiène*, Paris, Masson.
- POINCARÉ H., 1887, *Notice sur Laguerre*, Paris, Gauthier-Villars.
- POINCARÉ H., 1890, « Sur le problème des trois corps et les équations de la Dynamique », *Acta Mathematica*, 13, p. 1-270.
- POINCARÉ H., 1893, « Au jubilé de M. Charles Hermite », dans COLLECTIF (dir.), *Jubilé de M. Charles Hermite*, Paris, Gauthier-Villars, p. 6-8.

- POINCARÉ H., 1902, *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion.
- POINCARÉ H., 1905, *La valeur de la science*, Paris, Flammarion.
- POINCARÉ H., 1909, « Sur la vie et l'œuvre poétique et philosophique de Sully Prudhomme », *Mémoires de l'Institut*, p. 3-37.
- POINCARÉ L., 1852, *De l'ophtalmie purulente des nouveaux nés. Thèse de doctorat en médecine*, Paris.
- POINCARÉ L., 1873, *Leçons sur la physiologie normale et pathologique du système nerveux, deux volumes*, Paris, Berger-Levrault.
- ROLLET L., 1997, « Autour de l'Affaire Dreyfus : Henri Poincaré et l'action politique », *Revue historique*, CCXCVIII/3, p. 49-101.
- ROLLET L., 2000, *Henri Poincaré : Des mathématiques à la philosophie. Étude du parcours intellectuel, social et politique d'un mathématicien au tournant du siècle*, Lille, Éditions du Septentrion.
- ROLLET L., 2014, « Portrait of Henri Poincaré as a Young Philosopher: the Formative Years (1860-1873) », dans DE PAZ M., DISALLE R. (dirs.), *Poincaré, Philosopher of Science: Problems and Perspectives*, Springer, p. 3-23.
- ROLLET L., 2012, « Jeanne Louise Poulain d'Andecy, épouse Poincaré (1857-1934) », *Bulletin de la Société des amis de la Bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique, numéro spécial Henri Poincaré : le centenaire*, 51, p. 18-27.
- ROLLET, L. (dir.), 2017, *La correspondance d'Henri Poincaré volume 4 : la correspondance de jeunesse – les années de formation, de l'École polytechnique à l'École des mines (1873-1878)*, Berlin, Birkhäuser.
- ROLLET L., 2023, « Une histoire de la famille Poincaré (XVII^e-XX^e siècles) » HEINZMANN G., NABONNAND P., ROLLET L. (dirs.), *Philosophia Scientiae, cahier spécial « Études poincaréiennes II »*, 27, 3, p. 73-116.
- ROLLET L., 2026, « The Paths and Voices of the Heritage of a Mathematician. Henri Poincaré in Dictionaries and Encyclopaedias (1893-2025) », dans BRUNEAU O., ENFERT R. D', EHRHARDT C. (dirs.), *Gathering, Preserving, Transmitting. Mathematical Heritage through Encyclopedias, 1700-2000*, Boston-Berlin-Bâle, Birkhäuser (Publications of the Henri Poincaré Archives. Science Around 1900).
- SALF É., 2000, « Léon Poincaré et son œuvre de précurseur », *La lettre du musée : Association des amis du musée de la Faculté de médecine de Nancy*, 13, p. 2-3.
- SIMON-NAHUM P., 1991, « Xavier Léon / Élie Halévy, correspondance (1891-1898) », *Revue de métaphysique et de morale*, p. 3-58.
- WALTER, S., BOLMONT, É., CORET, A. (dirs.), 2007, *La correspondance d'Henri Poincaré, volume 2 : correspondance entre Henri Poincaré et des physiciens, chimistes et ingénieurs*, Berlin, Birkhäuser.
- WALTER, S., NABONNAND, P., SCHIAVON, M., KRÖMER, R. (dirs.), 2016, *La correspondance d'Henri Poincaré, volume 3 : la correspondance entre Henri Poincaré, les astronomes, et les géodésiens*, Berlin, Birkhäuser.
- ZERNER M., 1991, « Le règne de Joseph Bertrand (1879-1900) », dans GISPERT H. (dir.), *La France mathématique La société mathématique de France (1870-1914)*, Paris, *Cahiers d'histoire & de philosophie des sciences* 34, p. 298-322.